

MASQUELIER Bertrand et Jean-Louis SIRAN (éds), *Pour une anthropologie de l'interaction. Rhétoriques du quotidien*, L'Harmattan, Paris, 2000, 459 p.

Giovanna Carrarini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1376>

DOI : 10.4000/jsa.1376

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 306-312

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Giovanna Carrarini, « MASQUELIER Bertrand et Jean-Louis SIRAN (éds), *Pour une anthropologie de l'interaction. Rhétoriques du quotidien*, L'Harmattan, Paris, 2000, 459 p. », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 88 | 2002, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1376> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.1376>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Société des Américanistes

MASQUELIER Bertrand et Jean-Louis
SIRAN (éds), *Pour une anthropologie de
l'interaction. Rhétoriques du quotidien*,
L'Harmattan, Paris, 2000, 459 p.

Giovanna Carrarini

- 1 Plusieurs auteurs ont contribué à cet ouvrage, en s'appuyant sur un matériel de terrain hétérogène. L'homogénéité de leurs réflexions dérive de la perspective adoptée : tous s'interrogent sur le rôle de l'interaction dans la communication et dans l'interprétation des énoncés, aussi bien en situation que lors de la construction d'un texte ethnographique.
- 2 La confrontation explicite ou implicite de cette approche, à la fois anthropologique et linguistique, avec la lecture structuraliste des réalités culturelles est inévitable et presque spontanée. L'attention portée au contenu explicite des énoncés afin de mettre au jour la structure inconsciente de la pensée se transforme ici en intérêt pour le contenu implicite de la parole dans l'énonciation, en vue de comprendre des pratiques langagières spécifiques, qui sont conscientes et intentionnelles, et réfléchir ainsi sur les logiques impliquées dans les processus communicatifs en général. Le sens exprimé par un code n'est plus interrogé dans des situations-type, où un informateur idéal parle au nom de la communauté d'appartenance pour restituer à l'observateur les normes de vie encadrant des existences particulières. Les contenus transmis ne sont plus organisés par des oppositions binaires, reproduisant une vérité universelle méconnue par les locuteurs. Ici, on traite d'un sens qui prend forme et contenu dans les usages circonstanciels de la langue, dans un face-à-face entre des interlocuteurs qui ont chacun des intentions et s'engagent dans une « performance » précise (Siran, Masquelier, Bensa). L'accent mis sur la réalité vécue et construite par des acteurs conscients de leur présence et apportant chacun des compétences appropriées à la situation permet d'aborder avec un regard neuf le thème des contenus et du sens de la symbologie mythique (Bensa), des devinettes (Naïm-Sambar), des proverbes (Siran), des

contes (Lebarbier), des récits de vie (Petrich), et celui du traitement de versions contradictoires dont il s'agit d'interroger la portée (Alès, Naepels).

- 3 La « connaissance » n'est donc plus une « représentation » mais une « pratique », un « processus dialectique » émergeant de la négociation des intentions des interlocuteurs, lesquels créent à la fois le « contexte » de l'interaction et le « texte » de divulgation de l'expérience (Fabian). Bref, le sens exprimé par un code est déterminé par l'usage que les interlocuteurs font des paroles. Dans cette perspective, la recherche ethnologique, fondée sur des discours échangés, devient une interprétation de moments vécus dans des circonstances précises, où les acteurs jouaient des rôles en fonction de rapports sociaux mouvants. Il s'agit de réalités qui mènent à des vérités possibles, où des facteurs comme le temps, l'espace, les intentions, les finalités, le pouvoir social et les compétences rhétoriques des interlocuteurs sont des variables décisives dans la compréhension des énoncés. La valeur référentielle de ces derniers offre une signification par trop restreinte si l'on laisse de côté la fonction pragmatique du langage dans la formulation et l'interprétation des messages.
- 4 Cependant, l'attitude réflexive face aux situations d'interlocution ne signifie pas que cette approche se limite à une anthropologie des circonstances. Au contraire, ces dernières sont le point de départ d'interrogations menées en vue de construire un objet de recherche pertinent et de le restituer aux lecteurs avec une plus grande fidélité à la réalité de la situation d'interlocution. Les auteurs s'intéressent donc aux pratiques langagières afin d'atteindre le processus des stratégies discursives mises en place par les interlocuteurs pour se communiquer du sens. Comprendre les stratégies discursives signifie dégager aussi bien les aspects spécifiques des activités langagières en contexte que leurs caractères logiques généraux, ce qu'elles ont de commun chez les hommes en tant qu'êtres de dialogue (Casajus). Comme le dit Bensa (p. 77), « aborder la parole locale comme une procédure de communication, c'est établir un lien originel entre le particulier et le général et se prévenir d'une comparaison purement formelle entre les pratiques. Ce qui permet de les apparenter n'est plus leur contour mais la façon dont elles sont mises en œuvre selon des processus généraux de communication : faire sens, argumenter, négocier, infirmer, dévaloriser, circonvenir, exagérer, etc., me semble relever de procédures universelles qui se trouvent utilisées et infléchies, selon les contextes historiques, sociologiques et imaginaires particuliers où sont conduites les recherches ethnographiques ».
- 5 Pour présenter ce livre riche d'expériences ethnographiques, je partirai de la question suivante : *Comment nous communiquons-nous le sens dans notre dire ?* En effet, l'attention portée à l'interlocution et à ses rhétoriques appelle deux ordres de réflexions qui complètent le thème central des stratégies discursives mais demandent à être approfondis : l'un porte sur la présence du chercheur sur le terrain et sur le dialogue anthropologique, l'autre sur le traitement des informations – toujours multiples et parfois contradictoires – échangées avec les interlocuteurs.
- 6 *La présence du chercheur sur le terrain et le dialogue anthropologique.* Le sujet « nous » de la phrase ci-dessus inclut l'anthropologue, sa présence et son engagement dans l'acte communicatif. Les auteurs réfléchissent – de façon plus ou moins directe selon les cas – sur les implications du rôle d'interlocuteur qu'ils assument sur le terrain : qui parle à qui ? Pourquoi ? Pour en tirer quels bénéfices ? Comment les gens me perçoivent-ils ? Que convient-il de dire ou de taire ? Comment le faire le plus efficacement ? Évidemment, tout interlocuteur se pose instinctivement ces questions, et les réponses

apportées orientent les tours de paroles en situation, en fonction du « feed-back » entre interlocuteurs. L'ethnologue n'échappe pas à cette condition.

- 7 Si la présence sur le terrain est devenue un réquisit en ethnologie depuis Malinowski, le désir de « passer inaperçu » a longtemps été l'objectif du chercheur : il convenait de ne pas perturber la scène observée, afin de pouvoir saisir la « vérité culturelle » de l'ethnie étudiée. La présence de l'ethnologue devait être discrète, simuler une sorte d'absence, même si cette discrétion était contredite par les questions incessantes dont il bombardait ses « informateurs ». Or, même s'ils la formulent de façon parfois maladroite – dans le sens où ils continuent d'exprimer l'idée d'étrangeté, de se sentir comme un obstacle et de susciter des paroles spontanées « parasitée[s] par l'effet de la présence » du chercheur (Moñino) –, les auteurs des articles réunis dans ce livre renouvellent la réflexion sur ce point, parce qu'ils ont une approche différente de la relation anthropologique. Le chercheur, d'après eux, doit assumer pleinement le fait que sa présence sur le terrain modifie, sur le plan temporel et causal, aussi bien la situation d'interlocution que le sens communiqué et compris. Le chercheur continue certes à se sentir comme un « étranger », mais il reconnaît son rôle social et, par rapport à celui-ci, il évalue son pouvoir dans la situation d'interlocution. Bref, aujourd'hui il se perçoit moins comme un exclu de la réalité culturelle du groupe d'accueil que comme un être différent, avec qui les autres entrent en relation, décidant ce qu'ils veulent dire et ce qu'ils veulent taire, en fonction de la position sociale qu'ils lui accordent et du profit qu'ils attendent de l'échange.
- 8 Si le terme d'« observateur » n'est plus approprié, son correspondant implicite, celui d'« informateur », l'est encore moins. Les interlocuteurs de l'ethnologue ne sont plus de simples récepteurs de questions, qui fournissent passivement des réponses à propos de leur réalité culturelle. Ils sont des acteurs de plein droit, dans le sens où ils agissent en tant que sujets, en prenant la décision d'interagir avec cet étranger, en lui confiant ce qu'ils croient approprié, selon leurs propres intentions et d'après les perceptions qu'ils ont d'eux-mêmes, de l'autre et des sociétés auxquelles chacun appartient. Les chercheurs et leurs interlocuteurs ont donc le même statut vis-à-vis du contrôle de la parole qu'ils voudront échanger. Chacun exercera sur les mots et les comportements une sorte de pouvoir décisionnel sur lequel il est important de s'interroger, afin d'arriver à une interprétation des intentions des locuteurs et mieux cerner le contenu aussi bien des propositions verbales que des sous-entendus circonstanciels et culturels.
- 9 *Stratégies discursives : les contenus implicites des énoncés.* Les interlocuteurs opèrent une sélection consciente des arguments qu'ils mettent en jeu lors d'un dialogue, et dans ce choix interviennent des considérations toutes contextuelles. Certes, il est très important de savoir que l'on se trouve au Yémen ou à Futuna, au Kenya ou en Tanzanie, au Sahara ou aux Antilles, au Mexique ou au Guatemala, etc., à un moment donné. Mais les auteurs mettent aussi l'accent sur d'autres éléments constitutifs du terrain, qui ont une influence aussi décisive sur les résultats des échanges que n'importe quel « ici » ou « là-bas » culturel et temporel. Il s'agit des réseaux personnels et sociaux des interlocuteurs présents et des destinataires absents, des intentions et des finalités que tout le monde vise constamment et, enfin, des compétences rhétoriques qui permettent au locuteur de dire (coder) et à ses allocutaires de réagir (décoder).
- 10 La culture confère à chacun les moyens pour parler et interpréter, et les auteurs s'intéressent de près à ces aspects, chacun selon son terrain particulier. L'étude des moyens mobilisés dans la production des actes de langage et la compréhension de leurs

usages permet de repérer la valeur implicite des énoncés explicites, et ainsi de communiquer du sens dans sa totalité. Les auteurs visent donc plutôt les stratégies discursives mises en place que les pratiques en elles-mêmes. Quelques exemples : au lieu de s'attarder sur les contenus des devinettes et des proverbes, Naïm-Sanbar et Siran s'intéressent respectivement à l'action de donner à deviner et à celle de négocier une valeur nouvelle aux significations proverbiales socialement acceptées. De même, Parkin réfléchit aux phrases – jamais prononcées et inévitablement ambiguës – dont les femmes swahili décoorent leurs robes. Il ne s'agit pas pour lui de décortiquer le contenu de ces énoncés explicites, mais plutôt de s'interroger sur la logique du processus de l'insinuation par lequel les femmes interviennent sur les relations sociales entre les sexes, engendrant chez les destinataires une chaîne sans fin de possibles interprétations. Citons encore les réflexions de Casajus et de Bougerol sur les pratiques langagières touaregs qui relèvent toutes d'une stratégie du sens liée à « un usage précautionneux de la parole », et sur le mécanisme de la médisance amorcé lors des situations de commérage, à travers l'emploi de phrases dévalorisantes à l'égard d'autrui. Relevons enfin l'attention portée par Masquelier et Moñino aux stratégies de persuasion utilisées lors d'un débat ou d'une réunion. Les deux derniers exemples sont parmi les plus convaincants de tous les cas présentés, dans le sens où ils montrent que le succès ou l'échec de la même stratégie discursive dérive moins du contenu des énoncés prononcés en public que du respect ou du non-respect de procédures formelles et d'attentes culturelles. Les idées d'Ahmad et Furniss sur la relation entre le contenu et la forme expressive d'un message sont ici reprises avec vigueur. Une bonne performance n'implique pas seulement des connaissances précises sur le style ou le registre à adopter. Une devinette, un proverbe, une phrase ambiguë ou dévalorisante, l'expression d'une opinion n'atteignent leurs buts que si le locuteur connaît et met en pratique les « bons » procédés rhétoriques. Bref, il faut savoir ce qu'il faut dire, mais surtout *comment* dire lorsqu'on veut donner à deviner, négocier, insinuer, intervenir en public, médire, persuader, argumenter, revendiquer.

- 11 Le dénominateur commun de tous ces exemples est la parole ou son enchaînement dans le discours en tant qu'acte performatif. Les stratégies analysées dans ces textes montrent que la transmission du sens s'effectue par le biais de formulations implicites, telles que des expressions figurées, des adresses indirectes, des arrière-plans, des présupposés, des sous-entendus et du silence, l'ensemble associé à des comportements sociaux précis. Parler, c'est agir. Il est donc indispensable de connaître toutes les implications des enchaînements discursifs afin de pouvoir interagir de façon adéquate sur la scène de l'énonciation et confirmer par là une appartenance sociale et culturelle. En effet, les auteurs insistent sur l'idée que la connaissance des procédés langagiers appropriés à un contexte précis implique que les locuteurs sont reconnus par l'auditoire comme des participants légitimes dans la situation microsociale. L'intégration dérive à la fois de la capacité à entendre les subtilités, lorsqu'on fait partie de l'auditoire, et de l'usage qu'on fait de la « boîte à outils » fournie par le contexte culturel, quand on assume le rôle de locuteur. La connaissance provient donc plus de la pratique que de la pure spéculation intellectuelle. L'expérience du formatage rhétorique permet d'accéder aux coulisses du « sens » référentiel explicite, et de percevoir le contenu – non dit par la voix – qui y est caché sous des formes voilées. La réflexion sur les processus généraux de communication (tels que la négociation, l'insinuation, la persuasion, l'argumentation) permet d'envisager le mécanisme logique qui s'amorce entre le temps d'action (dire ou taire) et celui de réaction (interpréter)

lors d'une interaction, mécanisme que les praticiens connaissent intuitivement et adaptent à la situation. L'action linguistique joue sur des contenus implicites et extrêmement subtils ; la réflexion et les interprétations sont nécessaires pour compléter le sens qui s'exprime à partir d'un dosage particulier des informations, et des risques d'incompréhensions et de malentendus pèsent donc toujours sur les résultats.

- 12 *Le traitement du contenu échangé avec les interlocuteurs : les interprétations entre contradictions et versions.* Il est fascinant de suivre chaque auteur dans l'exploration de la boîte à outils des procédés logiques, où l'on trouve les présupposés, les sous-entendus ou les arrière-plans que ses interlocuteurs avaient utilisés spontanément dans différentes situations d'énonciation. Il s'agit d'un travail très minutieux, qui exige une connaissance scrupuleuse de la réalité culturelle à laquelle ces contenus implicites s'adaptent. Moñino analyse à cet égard une situation très significative. L'orateur qu'il prend en exemple s'identifiait, comme son auditoire, avec le groupe des Gbaya'bodoe, ce qui supposait une appartenance culturelle commune et aurait dû impliquer un partage des mêmes présupposés et du même savoir d'arrière-plan. Néanmoins, la stratégie de persuasion mise en place par l'orateur aboutit à un échec. Les procédés rhétoriques n'avaient pas été respectés et l'acteur principal n'avait pas su faire naître le consensus de l'assemblée. Dans ce cas, le locuteur n'était pas externe à la situation dans laquelle il avait pris la parole, et peut-être s'agissait-il d'un mauvais stratège. Mais que se passe-t-il quand les implicites du discours ne sont pas tous perçus par le chercheur-étranger ? Si leur reconnaissance se fait *a posteriori* ? Quel genre d'incompréhensions peut-il en découler ? Ces questions d'ordre général affleurent dans les contributions d'Alès, Naepels, Lebarbier et Petrich. Ces auteurs se demandent en effet comment il faut interpréter les contradictions dans les discours ou les multiples versions offertes par leurs interlocuteurs. Les contradictions viendraient-elles de mécanismes langagiers méconnus par le chercheur, à l'heure où il les enregistre sur le terrain et les retrouve dans ses documents au moment de l'évaluation ? Les versions sont-elles superflues, ou les variantes enrichissent-elles la perspective d'analyse sur les interlocuteurs qui les proposent ? Une attitude réflexive permettra à ces auteurs d'offrir des considérations intéressantes et un regard renouvelé sur des thématiques séculaires en anthropologie. Faute de place, on ne rentrera pas dans le détail de ces quatre articles. Cependant, il est intéressant d'évoquer la manière dont ils abordent la question de la vérité. Les auteurs s'accordent sur le même constat : l'« authenticité » recherchée dans les discours est purement instrumentale. Le contenu contradictoire des échanges renvoie à et permet de mettre au jour des aspects conflictuels qui autrement resteraient voilés. Les stratégies discursives mobilisées pour argumenter une norme avec des « discours-écrans » (Alès) ou « revendiquer un statut » par une prise de parole (Naepels) servent aux locuteurs pour conserver ou acquérir une position sociale qui risque constamment d'être niée, ou qui l'a déjà été par des pratiques qui contredisent les discours publics. La « vérité » est circonstancielle, liée aux stratégies par lesquelles les acteurs essaient de faire sanctionner leur lecture de la réalité. De leur côté, Lebarbier et Petrich développent cette idée de vérités multiples à travers leurs analyses du « dire-autrement » des narrateurs de contes facétieux ou de récits de vie, qui modifient leurs discours en fonction des relations de pouvoir et des valeurs qui organisent la société ou l'attribution des rôles entre les interlocuteurs.
- 13 Le but de ce livre est moins de dresser des schèmes et d'en remplir les cases que de s'y dérober. Interaction signifie avant tout dynamique, attitude dialectique aussi bien

pendant le terrain que lors de la systématisation de l'expérience. Masquelier résume parfaitement l'enjeu de cette approche : « L'activité discursive est socialement située et contextualisée. Sa configuration au sein de l'interaction est déterminée par les rôles interlocutifs des participants et les positions qu'ils adoptent vis-à-vis de la production et de la réception de l'énonciation. Il ne s'agit donc plus de rapporter le sens communiqué à un code préétabli, implicitement partagé par l'ensemble des membres d'une "société" mais bien plutôt de rendre compte du processus de mise en forme des normes à propos desquelles les participants à une action s'entendent pour agir (parler) ensemble ou les uns contre les autres, d'explorer les conditions de l'entente, et les modalités de l'intercompréhension » (p. 414).

- 14 La perspective proposée pourrait même permettre aux anthropologues de trouver une échappatoire à leur sentiment de « présence déformante », qu'ils essayaient jadis de compenser par des stratégies d'absence simulée. La plupart d'entre eux ont appris à cohabiter avec ce sentiment, voire à le rentabiliser, mais tous n'ont pas réussi à assumer positivement leur rôle social en apprenant à interagir correctement. Or la compréhension des stratégies communicatives, c'est-à-dire la façon dont il faut parler, peut permettre aux ethnologues de se réconcilier avec leur présence sur le terrain, d'appartenir socialement et culturellement à un ici et un maintenant (que ce soit d'un jour ou d'une vie), sans l'angoisse d'être des étrangers ou la tristesse d'être des modificateurs de la situation. Elle leur permet de participer en tant qu'acteurs conscients et intentionnels, qui comprennent parce qu'ils agissent par le biais de pratiques langagières appropriées. Si parler c'est faire, alors parler d'anthropologie signifie s'engager. Au lieu de tourner en rond autour d'une présence absente, ne serait-il pas plus fructueux de se demander ce que nous voulons faire avec la réflexion sur les Autres ? Il s'agit d'une réflexion toute personnelle, inspirée par la lecture de ce livre. Je la livre en guise de conclusion, parce que l'un des grands mérites de cet ouvrage est de susciter un besoin de réfléchir sur la discipline, et de suggérer que ses résultats dépendent beaucoup du type d'engagement que chacun décide d'assumer en situation.

AUTEURS

GIOVANNA CARRARINI

Université Paris X-Nanterre